

René Henoumont, écrivain belge et wallon
Journaliste, chroniqueur et romancier

Petite bibliographie

- *Légendes et contes d'Ourthe et d'Ambève*, Paul Legrain, 1988.
- *Café liégeois, souvenirs*, A.E.C., Paris, 1984, Rééd. Ed. Duculot, 1987 et Ed. du Rocher, 2001.
- *Charlier dit «La jambe-de-bois»*, portrait, Paul Legrain, Bruxelles, 1983.
- *Introduction à la Wallonie*, Ed. Luc Pire, 2005, photos de M. Colinet.
- *La boîte à tartines*, roman, Robert Laffont, Paris, 1984. Rééd. Marabout, 1986.
- *La tuile à loup*, roman, Ed. du Rocher, Paris, 2006.
- *Les épines noires*, roman, Ed. du Rocher, Monaco, 2002. Rééd. C16, Paris, 2003.
- *Un oiseau pour le chat*, Ed. Racine, Bruxelles, 1996.

Biographie

« René Henoumont est né à Liège en 1922. Sa mère provenait de Herstal et son père, de Filot. Il fit des humanités gréco-latines à l'Athénée Royal de la rue des Clarisses à Liège. Ce furent ensuite des études de candidature en histoire de l'art et archéologie à l'Université de Liège et, simultanément, des cours du soir à l'Académie des Beaux-Arts qui le font s'intéresser à la peinture moderne et à certains maîtres anciens.

Vers dix-neuf ans, il compose un roman d'une centaine de pages : *L'été d'Antoine Malo*, dont l'action se déroule à Filot, village de son père. Le texte sera même présenté à un éditeur bruxellois par son ami, le journaliste et écrivain Paul Walheer. Il aurait été publié en 1943 si l'éditeur n'avait déjà publié un autre roman décrivant les mœurs rurales. René Henoumont ne regrette rien, même pas la perte du manuscrit.

Il lit à cette époque les maîtres du temps : Robert Brasillach, André Malraux, Louis-Ferdinand Céline, Lucien Rebatet, Louis Aragon, Roger Vailland, Jean-Paul Sartre, Jean Giono, William Faulkner, John Steinbeck... La liste n'est d'ailleurs pas limitative.

Il fait de la résistance, et c'est grâce à Hubert Rassart, homme politique socialiste et résistant, qu'il est engagé le 10 septembre 1944 par Maurice Denis, rédacteur en chef du *Monde du travail*, quotidien socialiste issu de la résistance. Maurice Denis lui demande un papier de trente lignes sur les films qui sortent en ville. Tel sera le thème de son premier article.

Mais il est toujours tenaillé par le démon de l'écriture : en octobre 1944, il écrit, pour *Wallonie libre*, une nouvelle illustrée par Victor Hubinon, futur dessinateur de Buck Danny. Il s'essaie un peu à la poésie d'inspiration gionienne.

Ses fonctions de membre du jury lui permettent d'assister au Festival du cinéma de Bruxelles en 1947, où il rencontre certaines gloires de l'époque : Martine Carol, Marlène Dietrich, Henri Storck, Henri Langlois, Paul Delvaux, Franz Hellens... Le voilà aussi, la même année, au Festival de Cannes où il croise entre autres Françoise Giroud, Sartre, de Sica, Cocteau, Signoret et... François Mitterand, alors secrétaire d'État à l'Information.

De 1950 à 1953, il est engagé à *La Meuse* comme secrétaire de rédaction par Paul Gabriel, admirateur comme lui de Louis-Ferdinand Céline et de son *Voyage au bout de la nuit*. 1950, c'est l'année de la Question royale, de l'assassinat du leader communiste Julien Lahaut, de l'invasion de la Corée par Mac Arthur.

Il emploie certains moments de liberté à écrire et réécrire des nouvelles, cherchant son style. *Café liégeois*, récit, paraîtra à Paris en... 1984.

En mai 1952, il réalise un « scoop », une interview de Georges Simenon de retour d'Amérique. Il eut droit à toute la une et faillit se susciter des ennemis, car l'interview de l'auteur était réservée à un journaliste de *La Gazette de Liège* à l'occasion du centième anniversaire du journal. À la même époque, il rédige des textes pour l'émission de Jean-Claude Ménessier *De ville en ville*. Avec Philippe Dasnoy, Georges Konen et Janine Lambotte, il sera partie prenante dans l'essor vers plus de modernisme que prit l'INR à partir de l'expo '58. Avec Georges Konen et Georges Désir, il sera l'artisan de l'émission télévisée *Neuf millions*. Et, véritable homme-orchestre, il assurera en outre la correspondance pour la Belgique de *Point de vue - Images du monde* et de *Bunte illustrierte*.

C'est ensuite, en 1965, l'engagement au *Pourquoi pas?* jusqu'à la disparition de l'hebdomadaire en 1988. Durant ces « bonnes années » mûrira l'œuvre littéraire, comme va nous le montrer la bibliographie.

René Henoumont tient une chronique de jardinage au *Soir illustré*.

Source : www.servicedulivre.be/fiches/h/henoumont.htm

René HENOUMONT et ses maisons

J'ai rencontré René Henoumont il y a une trentaine d'années. Il devait être question de sauver son village de Steenkerque de je ne sais quelle calamité urbanistique. Depuis, nous nous voyons de temps à autre. Il vit dans une charmante maison campagnarde avec Jacqueline, sa compagne, par ailleurs excellente photographe.

Leur maison, à flanc de colline, est, comme il le dit, « au bord d'un lac ». Le « lac » est un rêve de jardinier qui aimerait les roses parmi lesquelles de petits fauves à quatre pattes, le chat Titus et les autres, se baladent, jouent, sautent, reniflent les parfums : ils sont les véritables maîtres de la maison !

Il m'a fait l'amitié de m'offrir ce texte sur ses maisons, sachant l'importance des murs pour l'architecte que je suis. Ces murs qui l'ont vu vivre sont une partie importante de sa vie et il en parle bien : sa « petite musique » sonne toujours juste.

René Henoumont est né en 1922 à Herstal (Liège). Ecrivain, journaliste, il a aussi fait de la critique de cinéma et des reportages pour la télévision belge.

De *Un oiseau pour le chat* à *Un regard distrait*, son œuvre a souvent été primée : dernier en date, le Prix 2000 de la Pensée wallonne.

Pierre Farla.

L'enfant de l'herbe à lapin

D'une façon, je n'aurais pas dû naître à la Préalles-Herstal, au numéro 2 de la rue Charlemagne, le 7 novembre 1922. C'est la faute à mes grands-pères, ardennais tous les deux. Le premier, du côté de mon père, je ne l'ai pas connu. Je sais seulement qu'il était fermier, un peu menuisier, à Filot, aux premières marches de l'Ardenne, là où le seigle remplace le froment, où le schiste feuilleté apparaît au lieu du beau granit du Condroz, dans la vallée de l'Ourthe proche. Fin du dix-neuvième ou au début du vingtième, il vint avec ses cinq enfants et ma grand-mère, née Malo, se fixer à Vottem, pour y exercer le métier de grainier et de maraîcher. (...)

A cette même époque, mon grand-père, du côté de ma mère, quitta Aye, près de Marche, où il était gendarme à cheval, pour La Préalles, un peu à la droite de Vottem, par rapport à Liège, sur les hauteurs d'un ancien vignoble.

Il avait aussi cinq enfants et il trouva un métier à sa convenance à Liège. Il conduirait le tramway américain, ainsi appelait-on le premier tramway liégeois à traction chevaline. Ma grand-mère, de son côté, cultivait le grand jardin soutenu par un mur jusqu'au siège du charbonnage de la Petite-Bacnure. Mon grand-père Toussaint fut un des personnages de ma petite enfance. C'était un homme de cheval, de velours et de fusil. Comment devint-il propriétaire de trois maisons de rangée, modestes bâtisses en briques à un étage, je ne le sais. Elle sont toujours là, face à la ligne Liège-Tongres.

Mon grand-père occupait la plus petite, le n° 6, une de mes tantes le n° 4 et moi, je suis donc né au numéro 2, qui est toujours bureau de poste de La Préalles.

Avant cela, il fallut qu'une jeune fille appelée Jeanne et un jeune homme appelé Camille se rencontrent en coupant de l'herbe à lapin le long des talus du parc de Bernalmont, à mi-chemin de La Préalles et de Vottem.

Je suis l'enfant de l'herbe à lapin. Je n'ai aucun souvenir précis de ma maison natale. Peut-être le bruit des trains ou des berlines sur le terril proche ? Je n'en jurerais pas, on raconte sa petite enfance après. (...)

Mes parents quittèrent le numéro 2 sous la pression d'une de mes tantes sous-perceptrice des postes. Vous avez compris ! De telle sorte que ma première maison à souvenirs fut encore une maison de rangée, rue Derrière-Coronmeuse, à deux pas du port et du fleuve. Mon père étant employé au charbonnage de la Grande-Bacnure se trouvait ainsi à moins de cinq minutes de son bureau. Au préalable, il était marqueur à la Petite-Bacnure, à la Préalles. Promu expéditeur en col blanc et cache-poussière, au siège principal, il devint liégeois, et moi aussi, naturellement. Il se trouva d'autant mieux que sa soeur préférée, ma tante Jeanne, habitait à l'autre bout de la rue appelée, je ne sais pourquoi, du Petit-Chêne.

Ici, j'ai beaucoup de souvenirs : mon premier terrain de jeux, un tas de sable devant les ateliers des Tramways unifiés. Cela sentait bien le pipi de chat mais ce fut ma première plage. La maison elle-même, avec le vestibule traditionnel et les portes marbrées, deux pièces en bas, trois en haut. La salle à manger où l'on ne mangeait jamais, et bien évidemment la cuisine, haut lieu de la vie de tous les jours : sa table couverte d'un balatum, sa grosse cuisinière de Louvain, sa suspension à pétrole (?) ou au gaz et lieu de tous les délices, le buffet à trois portes et trois tiroirs dont un était fermé à clé, celui du chocolat.

Il va sans dire que la maison appartenait au charbonnage.

Je ne sais pourquoi, peut-être ma maison de Derrière-Coronmeuse était-elle un peu exigüe ? Nous emménageâmes rue du Baron, au numéro 12, une assez belle maison pour l'époque, juste à côté d'une fonderie artisanale et au pied d'un lieu qui allait être magique : les Grandes-Roches, une rue extrêmement pentue bordée d'acacias et de sureaux, et parallèlement les Petites-Roches : il ne faut pas vous faire un dessin. Si rue Derrière-Coronmeuse, j'allais sur les épaules de mon père admirer la Meuse encore bordée de roseaux et de peupliers, le canal où les bateliers tractaient encore à la main de petites péniches, rue du Baron j'avais à la disposition de mes petites jambes en culottes courtes des talus

plantés de grands érables, un taillis de sureaux et le Bois Musique. C'était un grand verger où l'on pouvait encore voir, dans ces années-là, les tranchées de Quatorze entre de vieux fruitiers stériles. Le fermier Musiek y mettait ses vaches d'où le nom plus poétique de Bois Musique. Ce fut mon terrain d'aventures et d'escalades, mon Canada, mon Amazonie, ma steppe, ma toundra. (...)

Le 81 rue Jolivet, une portée de fusil plus bas que la rue du Baron, fut la réalisation du rêve de mon père : il était propriétaire. Et si je compte bien, ce fut en 1933, année où j'entrais à l'Athénée de la rue des Clarisses en 6e latine A. La maison était grande, pourvue d'un interminable vestibule, d'une salle à manger, d'un salon et d'une cuisine avec cour débordant sur un jardin pentu de bonne terre noire et fine, sans le moindre caillou : un bout de pelouse, quelques rosiers, une bordure de « désespoirs du peintre », un poirier dans le bas ; dans le haut, encore un poirier et des fruitiers taillés en espaliers. Tout le reste était voué aux légumes, le bonheur de mon père qui, excellent jardinier, ne connaissait rien ou si peu à la culture florale. Commença alors une longue saga, celle des transformations. Mon père n'avait pas, comme beaucoup de Wallons, le complexe du cagibi, on n'a jamais assez de place ! Il avait en revanche le goût des annexes, maladie que je crois être typiquement liégeoise.

On couvrit la cour d'une verrière, et de un ! On éleva la cuisine d'un étage, et de deux ! Et finalement c'est toute la maison qui gagna un second étage. Débuta alors la saga des locataires, dont je vous fais grâce, relisez Simenon ! Dans tout ceci je trouvais mon avantage : une petite chambre sous les tuiles, à hauteur des corniches. J'y jouais à l'étudiant, chopas de bière et rayonnages pour les livres, de « Madame Bovary » aux « Fleurs du mal » sans oublier Daudet, Dumas, Balzac moins sulfureux. Et bien sûr toute la littérature sur les Indiens Peaux-Rouges, le Canada des trappeurs. Pour ma communion solennelle, on m'offrit, bien évidemment, une montre-bracelet, un stylo - ô merveille - et un phono avec manivelle « La Voix de son maître » que l'été, je plaçais dans la corniche où bientôt j'écouterai les premiers Trenet. (...)

Nous voilà parvenus dans ce récit au moment où l'enfant de l'herbe à lapin vole de ses propres ailes. A vrai dire, je n'ai pas attendu le mariage pour occuper d'autres maisons. Il y eut tout d'abord, non négligeables, celles des vacances puis celles que j'allais louer avec des copains comme ce fut la mode sous l'Occupation, toujours en Ardenne dans la vallée de l'Ourthe ou à deux pas.

La première maison des vacances fut une grosse ferme de briques un peu ternies, route de Verlaine, à Hamoir-sur-Ourthe où la cousine Lisa, du côté de mon père, prématurément veuve, louait pour les vacances les nombreuses chambres de cette bâtisse à deux étages toute en longueur. Le corps de logis se trouvait à un bout, les dépendances à l'autre, granges et étables, tandis que l'arrière était occupé par le « tchèri » (le hangar), le rang à cochons et in extremis, le cabinet, ce qui était d'une pratique lorsque le matin, justement pressée, toute la maisonnée levait le couvercle rond boulonné sur la feuillée, parfois sous l'œil voyeur d'un rat...

La ferme de la route de Verlaine fut pour moi la révélation d'un monde, celui des paysans, ma lignée à vrai dire. (...)

En 1938 dans l'ambiance de la guerre menaçant, je décidai de passer mes vacances au village de mon père, à Filot, chez un oncle, Jean Delvaux qui, par bien des côtés, me rappelait mon grand-père Toussaint. C'était un fermier retraité, ex-bourgmestre de sa commune, bien nanti, possédant cinq maisons dans le village et une vingtaine d'hectares. Il tenait encore des vaches, et un cochon pour le lard et les jambons, un cheval pour son cabriolet. Il vivait à l'ancienne mode. Il chassait encore un peu, ce qui à mes yeux était l'important. La ferme qu'il possédait au milieu du village était de belles pierres du pays couvertes d'ardoises comme tout le village qui était gris et rond comme un pain. Je fus, à seize ans, amoureux d'un village, ce qui ne m'empêchait pas de flirter avec la belle Lorette de Hamoir. Plus tard, lorsque je découvris les menaces pesant sur le milieu rural et que j'en fis une affaire personnelle, je regrette de ne pas m'être occupé de Filot qui aurait dû être retenu parmi les plus beaux villages de Wallonie. Toutes les maisons étaient en blocs de granit gris issu des carrières de la vallée, si bien ajustés qu'on n'y aurait pas pu glisser une lame de couteau. Tous les toits étaient bleus de belles ardoises et dans l'ensemble, le village devait remonter à la nuit des temps. On y brûla la dernière sorcière d'Ardenne juste avant la Révolution française, l'arrivée des Sans-culottes et partant, l'abolition de l'Inquisition. Certaines fermes étaient intactes depuis le XVIe siècle avec leur perron, leurs pièces à voussettes et leurs poutres en chêne plus dur que l'acier le mieux trempé. La mentalité - on parlait des « loups de Filot » comme des paysans les plus demeurés - était fort heureusement préservée de ce qu'on appelait avec admiration le Progrès qui nous a conduits en toute amoralité à Hiroshima et à la pollution. A Filot, je tirai mon premier sanglier et je vécus comme dans un roman de Giono, si bien qu'en 41, premier été après le grand Exode de 40, je louai une petite maison à mon oncle et sans rompre avec mes parents pour la cause, décidai d'y vivre ma vie. Inscrit à l'université de Liège, j'étais à l'abri du travail obligatoire et des tracasseries de l'Occupation. Du moins, le croyais-je...

Ce ne fut pas si simple de vivre seul mais je me débrouillais fort bien à la braconne et j'étais bon pêcheur de truites, bref mon principal ennemi fut l'hiver, le grand hiver de 41 où Filot fut isolé par les congères et par la neige jusqu'en mars. Ma maison était petite mais en plus d'un Godin à colonne, j'avais ouvert l'âtre dans la pièce unique du rez-de-chaussée et j'y brûlai des stères de bois débitées sur place dans les bosquets appartenant à l'oncle Jean. Le pain était gris, mais le gruau d'avoine, le lard et le lait compensaient les repas plus copieux et plus variés qui m'attendaient à la maison de la rue Jolivet, à Liège. Je fabriquaï pour m'occuper un fauteuil en blanc bouleau, un banc pour l'extérieur. Je lisais Giono, Ramuz, Pourrat, tous les romanciers de la terre, des eaux et de la forêt. Filot était un peu ma montagne. J'étais heureux comme un roi, un peu égoïstement, la guerre s'était éloignée, perdue dans les plaines russes. On attendait le débarquement des alliés, où ?

Il eut lieu en Afrique du Nord puis en Italie, la guerre allait revenir chez nous. Jouant les pères aubergistes, j'avais logé en toute absence d'héroïsme des copains de lycée, parfois juifs, parfois réfractaires. On me dénonça et je quittai Filot juste à temps, trop de règlements de comptes souvent obscurs partageaient le village en clans ne reculant pas devant les exécutions sommaires.

Avec un ami liégeois, je retrouvai une petite maison paysanne à Gomzé-Andoumont, moins rurale que celle de Filot mais pour les week-ends elle faisait l'affaire. Pour le reste, j'avais repris mes études avec plus de sérieux et je terminai une candidature en philologie sans trop me priver de cinéma et de lectures, ni des amours moins innocentes qu'avec Lorette de Hamoir.

Je me suis retrouvé libéré en septembre 44, et marié, et journaliste pour le restant de mes jours. Comme nous occupions toujours nos week-ends aux promenades en Ardenne, nous louâmes à Deux-Rys, un village aussi ancien que Filot, une vieille maison à colombages pour les vacances. L'offensive des Ardennes faillit nous y surprendre mais c'était le dernier sursaut de la guerre.

Il y a une vingtaine d'années, passant par Deux-Rys, je m'aperçus que la vieille maison à colombages était devenue une étable.

En 1960, alors que je tournais pour la télévision en Ardenne, mon épouse Jacqueline vint me rejoindre. « J'ai trouvé une maison pour les week-ends... », me dit-elle. Des hauteurs de Werbomont au Hainaut occidental, la route me parut longue aux approches du village dont elle m'avait fait une description idyllique ; je devinais dans la nuit tombée les rues mornes d'une villette sans grâce. Nous nous engageâmes sur une petite route où la campagne, banale elle aussi, me parut bien morne.

La maison, fermette typique, était, me sembla-t-il, sans grand intérêt. Elle suintait l'humidité et une seule ampoule éclairait la pièce principale au plafond bas.

Nous y revînmes le week-end suivant et tout sous le soleil me sembla plus attachant : une double rangée de peupliers bordait une rivière au bas du jardin, qui était à bêcher. Et tout à côté, dans une prairie pentue et sèche, deux lièvres se chauffaient au premier soleil. Est-ce cela qui me fit voir les choses autrement ?

L'antique et vieille maison en schiste a bien changé, le rang de cochons est devenu salle de bains, le grand cagibi à bois salle de séjour. Les murs, épais d'un bon mètre, liés par de l'argile, de la chaux et de la paille, ont été jointoyés. Le toit qui laissait passer pluies et neiges dans le grenier a été recouvert de tuiles hennuyères à double emboîtement. Bref, la maison des week-ends m'a coûté une fortune en heures de travail. Il n'y a pas une pierre qui ne soit passée par nos mains. (...)

J'ai sauvé autant que possible l'aspect rural, conservant le puits, la double pente du toit, les haies d'aubépines, le seuil à quatre marches. Ce que nous avons apporté ne se voit pas et ce que nous avons conservé fait le charme de la maison où nous habitons à demeure avec un chien, des chats et pour seul compagnon un frêne qui, d'année en année, cache la maison qui s'allonge comme la chauve-souris sous les frondaisons. La maison dans le frêne est devenue la maison de mes racines paysannes retrouvées dans une vallée oubliée aux étangs perdus.

Le jardin est empli de roses anciennes et anglaises. Elles fleurissent en abondance chaque mai revenu que je ne compte plus...

René Henoumont (www.farlasquare.be/texteshtml/henoumont.htm)

L'essor du régionalisme

« René Henoumont (Herstal, 1922) reste le chroniqueur attentif, attendri, de la vie familiale, des petits gestes quotidiens qui, tout d'un coup, s'aérolent de poésie dans *Un oiseau pour le chat* et *La boîte à tartines* (1984). De-ci de-là, dans son oeuvre apparaissent des locutions de français dialectal, comme dans l'oeuvre d'Aymé Quenol et dans celle d'Arthur Masson (Rièzes-lez-Chimay 1896-1970), auteur célèbre du non moins célèbre *Toine maieur de Trignolles* (1940) dont les hauts faits colorent la vie de Treignes de 1938 à 1966. (...) »

Jacques Stiennon, « Les Lettres latines et françaises », dans *Wallonie. Atouts et références d'une Région* (sous la direction de Freddy Joris), Gouvernement wallon, Namur, 1995 ; dans http://www.wallonie-en-ligne.net/1995_Wallonie_Atouts-References/1995_ch11-5_Stiennon_Jacques.htm

Liégeois de plume, rural de coeur

Agé de 84 ans, il n'a jamais cessé d'écrire. Presque tous les livres et chroniques de cet « écrivain devenu journaliste » traitent de sa chère région liégeoise.

René Henoumont a toujours écrit. Toujours. A l'âge de 84 ans, il vient de terminer trois ouvrages qui vont paraître sous peu. Ceux-ci s'ajoutent à la longue liste d'une trentaine de romans, de chroniques et d'essais publiés chez des éditeurs belges et français. « Maintenant, j'ai bien mérité une petite pause, indique l'homme à la pipe. Je vais quand même m'arrêter un jour. Me laisser vivre. Écrire est très amusant car on rit, on pleure, on tombe amoureux de ses héroïnes... Bref, on vit dans un autre monde. Mais c'est aussi très oppressant, parfois ». « Arrêter » ? « Pause » ? Ces mots ne sonnent pas juste hors de la bouche du Liégeois. « On ne peut jamais dire. L'idée d'un ouvrage peut venir demain ou jamais. Vous trouvez d'abord le titre ou quelque chose qui vous inspire et le besoin d'écrire devient irrésistible. Comme un accouchement, détaille René Henoumont. On ne sait pas bien dire comment ça vient. Une fois, j'ai vu des arbres fleurir, j'ai trouvé cela joli. Une fois revenu à la maison, j'ai commencé à écrire *Les Epines noires* ».

Il vient de terminer le troisième et dernier volet de cette trilogie, *La Tuile à loup*, qui devrait paraître fin de l'année. Même langue savoureuse que les deux précédents tomes. Même lieu : la vallée de l'Ourthe. Événements internationaux et mutations socio-économiques toujours présents en toile de fond. « Je pense que des événements tels que la crise de Cuba ou l'assassinat du président Kennedy ont une influence sur la vie des gens, souligne l'auteur. L'époque peinte par le roman est aussi marquée par la disparition du monde rural auquel je suis très attaché ».

Liège, l'éternelle

Dans *Les Mirobolantes*, un autre roman qu'il vient d'achever, René Henoumont dépeint la Libération de Liège en 1944. Une fête donc, mais aussi un drame. L'explosion de deux tanks aux abords d'une boulangerie a fait plus de cent morts. « Pratiquement tous mes livres parlent de Liège alors que je n'y habite plus depuis mon départ pour Bruxelles en 1953. Malgré tout, mes souvenirs et mon vécu restent attachés à Liège. Bruxelles n'a été qu'une transition. Et le village dans le Hainaut où j'habite maintenant me rappelle en tout point le village de mon père, signale René Henoumont. Liège, ce sont mes débuts de journaliste au *Monde du Travail* puis à *La Meuse*, mon enfance, mes études mais aussi les personnes les plus importantes de ma vie ». René Henoumont y rencontra Georges Simenon qui devint son ami. Jacques Brel, Fernandel, Marlène Dietrich... Il a croisé, parlé ou dîné avec toutes les personnalités de l'époque grâce à son travail au sein de quotidiens puis à l'hebdomadaire *Pourquoi pas?* de 1965 à 1988. C'est là qu'il a rencontré son premier succès littéraire. Le magazine ayant une image trop bruxelloise, on lui commande 12 feuillets susceptibles d'intéresser les lecteurs wallons. Il a carte blanche. Alors il commence : « Ma mère s'appelait Marie, mon père s'appelait Joseph, j'ai bien failli m'appeler Jésus... » Suivront 60 chapitres sur les aventures du jeune Henri-Léon de Herstal dans les années 20-30. Autobiographique, *Un oiseau pour un chat* enregistre un succès libraire important : 80 000 exemplaires au total des différentes éditions.

D'autres nouvelles parues dans les magazines n'ont jamais été publiées. Pour l'éditeur Bernard Gilson, René Henoumont a pris plaisir à fouiller dans ses armoires à la recherche de récits et de nouvelles pour constituer le recueil *Canif à six lames* qui devrait paraître l'année prochaine.

Aurélié Michel, *La Libre Belgique* du 22/08/2006

Extraits de « Café liégeois »

(...)

Je suis né au pays des houiilleurs et des armuriers, sur les hauteurs de Liège, à La Préalle-Herstal, au pied d'un ancien vignoble tarauté par la mine. Ma maison natale, le numéro 2, rue Charlemagne, est à mi-chemin du châssis à molette du charbonnage de la Grande Bacnure et du château de Bernalmont, entouré d'un parc planté de chênes du Canada dont la feuille, l'hiver, reste écarlate. La rue Charlemagne doit son nom à une tradition orale: le grand empereur de l'Occident serait né dans une ferme en retrait de la place appelée, aujourd'hui, place Jacques Brel. Je vous dirai pourquoi plus loin.

Le château de Bernalmont était occupé dans mon enfance par un ingénieur de la houillère. « Un homme bien triste », disait ma mère. Il y avait de quoi: son unique enfant, une petite fille, était mongolienne. Je l'ai aperçue parfois, bavante et titubante, sur des jambes torsées. Elle me regardait et puis fuyait en poussant des rires gazouillants. À deux pas, dans une prairie appartenant aussi au charbonnage, des chevaux de mine aveugles croquaient des pommes tombées sous les coups du vent d'automne.

- Ils ne sont pas malheureux, disait mon père. Ils ont oublié le jour.

- Comme les pinsons que l'on aveugle pour qu'ils chantent?

- Oui, mais les chevaux ne sont pas en cage, ils travaillent dans la mine jusqu'à leur mort.

- Et après?

- Après quoi? Ils ne valent rien pour la boucherie, on en fait de la colle et de la graisse pour les souliers. Je baissais la tête et je regardais mes souliers tandis que les chevaux aux yeux morts cherchaient le soleil de leurs naseaux.

- Allons, disait mon père, ne traînons pas, votre grand-père nous attend.

J'imaginai mon grand-père Toussaint s'impatientant en consultant sa montre Roskopf, celle dont le boîtier était orné d'une locomotive empanachée. Nous allions rater la passée des grives au-dessus de Bernalmont. Octobre venu, c'était le plaisir de mon grand-père maternel, et plus encore quand je l'accompagnais, blotti dans la fougère aux côtés de Tobie, le chien piaulant à chaque coup de fusil.

- Plus loin, disait mon grand-père; elle est tombée là, près du houx... Il faudra vous acheter des besicles!

Je ramassai l'oiseau moucheté encore chaud et je le caressai jusqu'à ce que ses paupières se ferment sur la perle des yeux.

- Grand-père, quand est-ce que je pourrai tirer?

- Un jour.

(...)

2

(...)

La Préalle tire son appellation du raisin. Une « préhale », c'est une caisse percée de trous dans laquelle on pressurait les grappes. Malgré son église imposante, ce n'est qu'un hameau de Herstal, la cité des armuriers. A Paris, dans le milieu, un « herstal » c'est un revolver calibre 7,65

fabriqué par la Fabrique nationale ; ainsi, le lieu où je suis né est-il célèbre.

Pour moi, l'aventure fut très tôt à La Préalles, auprès de mon grand-père. Qu'il fût propriétaire de trois maisons enfilade devant le passage à niveau, plus un grand jardin, lui donnait de l'importance. C'était autant que ne possédait pas la Grande Bacnure, une sorte de liberté.

Du temps où nous habitions rue Charlemagne, le roulis des trains fut sans doute le premier bruit que je perçus avec celui des berlines basculant au sommet du terril, selon une cadence aussi régulière que le battant de l'horloge à gaine dont je voulus m'emparer dès mes premiers pas.

- Soleil, soleil...

- Oui, disait ma mère, pas toucher, ça brûle...

Les premières images du monde extérieur furent celles des barrières du passage à niveau et celles de la vieille Dadite installée à fleur de trottoir devant son étal, où elle débitait du foie piqué pour le « quatre heures » des mineurs.

J'ai toujours dans le nez l'odeur de La Préalles, inoubliable comme le sera plus tard celle de la rivière Ourthe, en Ardenne, lorsque je découvrirai le pays de mon père.

La Préalles sentait l'huile des machines de la houillère, le schiste humide et l'herbe de talus. En juin, la fleur de sureau dominait, mais l'hiver le charbon reprenait ses droits, omniprésent jusque dans le poêle chauffé au rouge.

- Il fait trop chaud, chez vous, disait ma tante Marguerite à mon grand-père fumant sa pipe, les pieds dans le four. Et elle ajoutait : « On voit bien que vous avez le charbon pour rien... »

Ma tante Marguerite était sous-perceptrice des Postes. C'est elle qui nous succéda au numéro 2, rue Charlemagne, où elle trôna désormais en tablier noir entre un coffre-fort marqué du blason des P.T.T. et un bureau couvert de buvard maculé d'encre à tampon. Plus regardante que ma tante, c'était difficile. Elle enseignait l'argent comme d'autres la religion. Il n'y avait pas de petites économies, cinq fois cinq centimes faisaient vingt-cinq centimes et quatre fois vingt-cinq centimes, un franc, son étalon : « Un franc est un franc. »

(...)

3

Je n'ai pas connu mon grand-père paternel, de sorte que Henri Toussaint combla, et au-delà, ce vide.

C'était un roi en complet de velours à boutons de cuivre représentant des têtes de sanglier. Il avait la coquetterie des chapeaux à plumes : son feutre était paré du bleu du geai ou du vert moucheté de l'étourneau.

Je ne l'ai jamais vu sans son fusil à deux coups.

Aujourd'hui je m'interroge encore : comment ce monarque déambulant réussit-il à acquérir - ou à bâtir ? - trois maisons à La Préalles, plus le jardin ? C'était un ancien vignoble cultivé par les Jésuites de Liège. Ce qui expliquait, parmi les framboisiers, la présence insolite d'un grand christ à la tête épineuse, barbouillée de rouge. Au vrai, mon grand-père était gendarme à la retraite. Il fut en service à Marche-en-Famenne, près de son village natal d'Aye, au cœur du Luxembourg belge.

Je ne sais rien des Toussaint d'Aye, seulement qu'ils étaient apparentés aux Renoy, famille très présente dans la région. Ma mère me parlait souvent de sa cousine Catherine, de Belgrade près de Namur. Pour moi, Belgrade était à l'autre bout de l'Europe et la cousine me semblait mythique... Jusqu'au jour où elle débarqua à la maison.

- Le train avait du retard, j'ai mis plus d'une heure.

Je la traitai de menteuse. Belgrade était la capitale de la Yougoslavie, ce n'était pas derrière le coin.

Je reçus une calotte et ma cousine de Belgrade daigna rire en me regardant d'un drôle d'œil... Moi, je ne lui pardonnais pas : je connaissais ma géographie.

Je me demande souvent pourquoi le gendarme Toussaint se fixa à La Préalles. Eut-il la nostalgie de l'Ardenne, ce chasseur de grives et de chats errants ? Ma mère m'assura qu'il quitta Marche et l'uniforme pour conduire le tramway à traction chevaline reliant Coronmeuse à la gare des Guillemins, c'est-à-dire le nord et le sud de la ville.

- Ton grand-père conduisait le chemin de fer américain...

Ainsi appelait-on, dans les années 1900, l'ancêtre des célèbres tramways liégeois dont se dotèrent Le Caire, Pékin et quelques capitales d'Amérique du Sud. C'était l'époque où les Liégeois étaient les Japonais de l'Europe industrielle.

Comment mon grand-père a-t-il rencontré Marguerite Dehousse, la maraîchère de La Préalles ? Toujours est-il qu'il l'épousa et lui fit un fils et quatre filles, après quoi il reprit ses promenades cynégétiques dans le parc de Bernalmont et les prairies où les terrils, au contraire des vraies montagnes, montaient un peu plus chaque année.

Ma mère, toujours elle, m'a laissé entendre que ma grand-mère tenait la maison debout avec ses filles et tirait du jardin de quoi faire vivre la famille... dur, dur...

- On n'était pas sans rien, mais il fallait travailler.

Ma grand-mère maternelle me fut enlevée très tôt. J'ai le souvenir de son accent chantant, de sa taille de jeune fille serrée dans son caraco, de ses yeux d'escarboucle plus noirs que son châle de laine. Elle régnait sur un peuple de moutons et de brebis dont je fus à l'occasion le berger maladroit. J'allais avec elle ramasser de pleins sacs de feuilles mortes dans le parc de Bernalmont ou cueillir les pissenlits pour les lapins le long des talus.

Un jour elle m'emmena au cimetière, très loin dans la campagne. Il y avait deux canons parmi les croix, souvenir d'une bataille dans l'enceinte même, en août 14. Ma grand-mère couvrit de chrysanthèmes une grande dalle de pierre bleue.

- C'est là que j'irai un jour, et ton grand-père aussi... Viendras-tu nous voir ? Au moins, chaque année, à la Toussaint ?

Nous étions en novembre... Le vent emporta mon petit oui.

Cela valait mieux pour moi, car je n'ai pas tenu ma promesse à ma grand-mère Toussaint.

En 1926, nous habitions toujours rue Derrière-Coronmeuse lorsque la Meuse fit sa colère du siècle : l'eau atteignit la marche la plus haute du seuil de notre maison, et au-delà.

Liège jouait à Venise et moi au port de mer dans le soupirail.

- Quel beau bateau tu as ! me disait ma grand-mère nous apportant deux fois la semaine les légumes de son jardin.

Je la revois arpenter les trottoirs de bois jetés le long des maisons. L'eau monta encore, si bien que le boulanger fit sa tournée en barque. Un jour le fleuve se retira ; j'espérais bien revoir ma grand-mère avec la décrue. Je surpris des chuchotements. On ne me dit pas qu'elle était morte, seulement qu'elle était au ciel, de sorte que je guettais sa venue là-haut où passent les nuages.

Veuf, mon grand-père ferma la porte de la chambre à coucher à double tour. Il s'installa dans une soupente où il y avait un lit pliant, une table de nuit et dessus un cruchon de genièvre. Pour le reste, rien ne changea au numéro 6, sauf que ma grand-mère était absente.

Les fusils étaient au ratelier : le calibre 12 à deux coups, le 24 pliant mono-canon, le petit 32 et la carabine 9 mm pour les moineaux. Les fusils de mon grand-père, je les connaissais par cœur : la fleur de leur crosse, la douceur des détente, le poli des canons, leur poids exact dans ma main.

La table où se tenait le vieil homme était couverte d'un linoléum brun et le tiroir contenait autant de pipes que de couteaux et de fourchettes... Il y avait des paquets de tabac partout, en cornets de 250 grammes ou en gros cubes d'un kilo. Ils portaient parfois une étiquette : « Henri Toussaint, gendarme à la retraite. »

J'ai appris à lire très tôt, bien avant l'école. Le mot retraite me laissait rêveur : mon grand-père n'avait peur de personne...

Un jour Henri Toussaint, ayant épuisé sa provision de genièvre, regagna la chambre à coucher et ouvrit la porte à ses filles.

Ma mère dit à mon père : « Ce qu'il a bu, seul un bœuf pourrait le faire ! »

- Mais non, dit mon père, il aimait beaucoup ta mère. »

Mon grand-père reprit ses habitudes : il avait porté son deuil.

Je lui demandais parfois : « Où est grand-mère? »

Alors il me donnait à lire de vieux journaux : « Le Chasseur français », « Le Petit Journal », et surtout le catalogue de la Manufacture d'Armes et de Cycles de Saint-Étienne qui traînait toujours sur la table entre une tasse de café et le bol de sirop de poires. J'éprouvais la solidité de « L'Hirondelle », la bicyclette indestructible, je pêchais avec la canne en roseau de Fréjus, je taillais un bâton avec le canif « Bouledogue » (deux lames fortes), je chassais avec dix fusils à la fois, je braconnais avec la cannefusil « Étoile ». Mon arme préférée restait la carabine de jardin, calibre 9 mm, canons à pans, système Warnant, extracteur automatique, crosse en noyer, pontet à volute.

- Warnant ? disait mon grand-père, c'est un armurier liégeois.

- Achète-moi la carabine, grand-père, oh, oui !

Il me l'a offerte pour mes douze ans et je la possède encore, ma Warnant qui tire la balle ronde ou la cartouche à petits plombs. Si je tirais à la ligne (...) de mémoire, je pourrais vous pondre dix pages sur les pages bleues du Catalogue de la Manufacture de Saint-Étienne : c'était ma caverne d'Ali-Baba ! (...)

Les après-midis d'hiver, sur le coup de quatre heures, mon grand-père se taillait trois tartines qu'il accompagnait de fromage de Herve double crème, le tout arrosé de café noir très chaud. Bien sûr j'avais ma part, en redemandant plutôt... Alors il disposait, sur le couvercle du poêle à pot de fonte, une pomme piquée d'un sucre, une poignée de marrons ou de curieux caramels qu'il obtenait en mélangeant une certaine quantité de lait, de sucre et de beurre. La pâte était déposée sur le couvercle passé au rouge et, quand elle était prise, petit lac doré, mon grand-père la saisissait sur un bout de marbre et découpait les caramels de la pointe de la grande lame de son canif usée par la pierre à aiguïser.

René HENOUMONT, *Café Liégeois*, Paris-Gembloux, Eds DUCULOT, 1987, pp. 8 à 18.

Deuxième version

1

Il faut bien un début à tout.

Je suis né au pays des houilleurs et des armuriers, sur les hauteurs de Liège, à La Préalle-Herstal, au pied d'un ancien vignoble taraudé par la mine. Ma maison natale, le numéro 2, rue Charlemagne, est à mi-chemin du châssis à molette du charbonnage de la Grande Bacnure et du château de Bernalmont, entouré d'un parc planté de chênes du Canada dont la feuille, l'hiver, reste écarlate. La rue Charlemagne doit son nom à une tradition orale : le grand empereur de l'Occident serait né dans une ferme en retrait de la place appelée, aujourd'hui, place Jacques Brel. Je vous dirai pourquoi plus loin.

Le château de Bernalmont était occupé dans mon enfance par un ingénieur de la houillère. « Un homme bien triste », disait ma mère. Il y avait de quoi : son unique enfant, une petite fille, était mongolienne. Je l'ai aperçue parfois, bavante et titubante, sur des jambes torsées. Elle me regardait et puis fuyait en poussant des rires gazouillants. À deux pas, dans une prairie appartenant aussi au charbonnage, des chevaux de mine aveugles croquaient des pommes tombées sous les coups du vent d'automne.

- Ils ne sont pas malheureux, disait mon père. Ils ont oublié le jour.

- Comme les pinsons que l'on aveugle pour qu'ils chantent ?

- Oui, mais les chevaux ne sont pas en cage, ils travaillent dans la mine jusqu'à leur mort.

- Et après ?

- Après quoi ? Ils ne valent rien pour la boucherie, on en fait de la colle et de la graisse pour les souliers.

Je baissais la tête et je regardais mes souliers tandis que les chevaux aux yeux morts cherchaient le soleil de leurs naseaux.

- Allons, disait mon père, ne traînons pas, votre grand-père nous attend.

J'imaginai mon grand-père Toussaint s'impatientant en consultant sa montre Roskopf, celle dont le boîtier était orné d'une locomotive empanachée. Nous allions rater la passée des grives au-dessus de Bernalmont. Octobre venu, c'était le plaisir de mon grand-père maternel, et plus encore quand je l'accompagnais, blotti dans la fougère aux côtés de Tobie, le chien piaulant à chaque coup de fusil.

- Plus loin, disait mon grand-père ; elle est tombée là, près du houx... Il faudra vous acheter des besicles !

Je ramassai l'oiseau moucheté encore chaud et je le caressai jusqu'à ce que ses paupières se ferment sur la perle des yeux.

- Grand-père, quand est-ce que je pourrai tirer ?

- Un jour.

À cette époque - j'avais cinq ans - nous avions déjà quitté La Préalles pour une maison modeste plus proche du siège principal du charbonnage de la Grande Bacnure où mon père était employé.

Il précisait : « En tant qu'expéditeur au service des ventes, il n'y a pas un morceau de charbon qui sorte du charbonnage sans qu'il ne soit consigné dans mes livres. »

Chaque jour, je voyais passer les trains et je me disais : « Mon père a inscrit dans ses livres chacun de ces wagons remplis de charbon. » Je me demandais comment il procédait pour comptabiliser chaque morceau. Quel as en calcul !

De Coronmeuse où nous habitons, dans le quartier nord de Liège, à La Préalles, il y avait une bonne demi-heure de marche. « Pas plus de quatre pipes », disait mon grand-père qui évaluait les distances en bouffées de tabac : il fumait comme un Turc.

Il passait souvent chez nous et nous lui faisons visite au moins une fois la semaine, toujours à pied, bien entendu.

Il m'arrive de retourner rue Derrière-Coronmeuse ; je suis bien incapable, à une ou deux maisons près, de reconnaître la nôtre tant elles se ressemblent : porte d'entrée à droite plus une fenêtre au rez-de-chaussée, deux fenêtres égales à l'étage. Le dépôt des Tramways Unifiés Liégeois est toujours là... Je ne crois pas qu'il soit encore en activité, du moins les ateliers de réparation. Il y avait en permanence devant chez nous un tas de sable : ce fut ma première plage, que je partageais avec les chiens et les chats du quartier.

Bien que nous y habitâmes jusqu'en 1928 - j'avais alors six ans - Je n'ai pas de souvenirs précis de la maison. Peut-être celui d'un vestibule en faux marbre ? Toutes les maisons de mes parents disposeront d'un vestibule semblable, symbole du confort petit-bourgeois rêvant à je ne sais quel palais d'Italie...

Il y avait trois pièces au rez-de-chaussée : la belle de devant, le salon aux fauteuils Louis XVI étriqués et, en appendice, la cuisine où l'on se tenait en toutes saisons, au chaud l'hiver, au frais l'été, fenêtre ouverte sur la cour ou un bout de jardin.

Les cuisines de mon enfance ne sont pas celles que l'on bichonne aujourd'hui dans les musées régionaux : cuivres, âtre, rustique obligé. Le mobilier comportait un buffet à tête vitrée, une table et six chaises et, au point le plus chaud, un fauteuil voltaire. Rien que du banal mais, en toutes saisons, la cuisinière à pot rond ronflait dès le matin et sur la taque il y avait toujours une cafetière et l'indispensable bouilloire.

Le café en Wallonie, et particulièrement à Liège, est une institution. Les trois repas plus le « quatre heures », c'est-à-dire le goûter, sont accompagnés de café. Quel que soit le visiteur, il n'échappera pas à la phrase sacramentale : « Vous prendrez bien une tasse de café ? » Il y a le frais du matin et le réchauffé de la journée. Dans chaque cuisine, le moulin à café était à la place d'honneur, il se transmettait de génération en génération comme le symbole de la continuité des familles.

Si j'ai bonne mémoire, c'est cependant à Paris que j'ai dégusté mon premier café liégeois. On me raconta qu'il s'agissait en réalité du café viennois débaptisé en 1918 pour les raisons que l'on sait. Paris du même coup rendit hommage à Liège dont la belle défense en août 14 valut à la Cité Ardente la Légion d'honneur qui lui fut remise en 1919 par le maréchal Foch et Clemenceau. Il n'est pas impossible que le café liégeois soit né en ce jour de gloire de l'amitié franco-liégeoise.

2

La maison de la rue Derrière-Coronmeuse appartenait au charbonnage, mon grand-père était garde au charbonnage, mon père était employé, pardon expéditeur, au charbonnage, tout était à la Grande Bacnure, y compris le paysage. Toutes les maisons de mon enfance seront coiffées d'un terril. J'en compte quatre recouvrant peu à peu les vergers et les jardins s'étendant au flanc de l'ancien vignoble.

Au raisin succéda le charbon : j'ai été à l'école rue des Vignerons, une rue des Vignes longe la voie ferrée de la ligne Liège-Hasselt. Il y a un lieu dit « au Petit Bourgogne » à l'autre bout de la ville. Jadis, nos coteaux étaient à la vigne. Aux ceps succédèrent les terrils : j'ai récité tout petit la litanie des charbonnages : Six-Bonniers, Kessales, Patience et Beaujonc, Vivegnis (encore le raisin), Bonne-Espérance, Violette, Belle-Vue et Hasard, Bon Buveur, Concorde, Champ d'Oiseau, Chat-Queue, Vieille et Nouvelle Marihaye... et Grande Bacnure.

Septembre venu, il m'arrivait de trouver un pied de vigne porteur de maigres grappes tachées de rouille. C'est tout ce qui restait de notre Pinot noir. J'ai joué à touche-pipi dans ce qu'on appelle les « baumes », c'est-à-dire les galeries creusées dans le schiste où les vigneron rangeaient les outils et les hottes.

Dans les années 30, certaines « baumes » possédaient encore des portes cadénassées ; nous rêvions de les forcer pour nous enfoncer sous les collines à la découverte de je ne sais quoi. Il n'y avait que les rats et les chauves-souris qui hantaient les galeries abandonnées...

La Préalles tire son appellation du raisin. Une « préhale », c'est une caisse percée de trous dans laquelle on pressurait les grappes. Malgré son

église imposante, ce n'est qu'un hameau de Herstal, la cité des armuriers. A Paris, dans le milieu, un « herstal » c'est un revolver calibre 7,65 fabriqué par la Fabrique nationale ; ainsi, le lieu où je suis né est-il célèbre.

Pour moi, l'aventure fut très tôt à La Préalles, auprès de mon grand-père. Qu'il fût propriétaire de trois maisons enfilade devant le passage à niveau, plus un grand jardin, lui donnait de l'importance. C'était autant que ne possédait pas la Grande Bacnure, une sorte de liberté.

Du temps où nous habitons rue Charlemagne, le roulis des trains fut sans doute le premier bruit que je perçus avec celui des berlines basculant au sommet du terril, selon une cadence aussi régulière que le battant de l'horloge à gaine dont je voulus m'emparer dès mes premiers pas.

- Soleil, soleil...

- Oui, disait ma mère, pas toucher, ça brûle...

Les premières images du monde extérieur furent celles des barrières du passage à niveau et celles de la vieille Dadite installée à fleur de trottoir devant son étal, où elle débitait du foie piqué pour le « quatre heures » des mineurs.

J'ai toujours dans le nez l'odeur de La Préalles, inoubliable comme le sera plus tard celle de la rivière Ourthe, en Ardenne, lorsque je découvrirai le pays de mon père.

La Préalles sentait l'huile des machines de la houillère, le schiste humide et l'herbe de talus. En juin, la fleur de sureau dominait, mais l'hiver le charbon reprenait ses droits, omniprésent jusque dans le poêle chauffé au rouge.

- Il fait trop chaud, chez vous, disait ma tante Marguerite à mon grand-père fumant sa pipe, les pieds dans le four. Et elle ajoutait : « On voit bien que vous avez le charbon pour rien... »

Ma tante Marguerite était sous-perceptrice des Postes. C'est elle qui nous succéda au numéro 2, rue Charlemagne, où elle trôna désormais en tablier noir entre un coffre-fort marqué du blason des P.T.T. et un bureau couvert de buvard maculé d'encre à tampon. Plus regardante que ma tante, c'était difficile. Elle enseignait l'argent comme d'autres la religion. Il n'y avait pas de petites économies, cinq fois cinq centimes faisaient vingt-cinq centimes et quatre fois vingt-cinq centimes, un franc, son étalon : « Un franc est un franc. »

(...)

3

Je n'ai pas connu mon grand-père paternel, de sorte que Henri Toussaint combla, et au-delà, ce vide.

C'était un roi en complet de velours à boutons de cuivre représentant des têtes de sanglier. Il avait la coquetterie des chapeaux à plumes : son feutre était paré du bleu du geai ou du vert moucheté de l'étourneau.

Je ne l'ai jamais vu sans son fusil à deux coups.

Aujourd'hui je m'interroge encore : comment ce monarque déambulant réussit-il à acquérir - ou à bâtir ? - trois maisons à La Préalles, plus le jardin ? C'était un ancien vignoble cultivé par les Jésuites de Liège. Ce qui expliquait, parmi les framboisiers, la présence insolite d'un grand christ à la tête épineuse, barbouillée de rouge. Au vrai, mon grand-père était gendarme à la retraite. Il fut en service à Marche-en-Famenne, près de son village natal d'Aye, au cœur du Luxembourg belge.

Je ne sais rien des Toussaint d'Aye, seulement qu'ils étaient apparentés aux Renoy, famille très présente dans la région. Ma mère me parlait souvent de sa cousine Catherine, de Belgrade près de Namur. Pour moi, Belgrade était à l'autre bout de l'Europe et la cousine me semblait mythique... Jusqu'au jour où elle débarqua à la maison.

- Le train avait du retard, j'ai mis plus d'une heure.

Je la traitai de menteuse. Belgrade était la capitale de la Yougoslavie, ce n'était pas derrière le coin.

Je reçus une calotte et ma cousine de Belgrade daigna rire en me regardant d'un drôle d'œil... Moi, je ne lui pardonnais pas : je connaissais ma géographie.

Je me demande souvent pourquoi le gendarme Toussaint se fixa à La Préalles. Eut-il la nostalgie de l'Ardenne, ce chasseur de grives et de chats errants ? Ma mère m'assura qu'il quitta Marche et l'uniforme pour conduire le tramway à traction chevaline reliant Coronmeuse à la gare des Guillemins, c'est-à-dire le nord et le sud de la ville.

- Ton grand-père conduisait le chemin de fer américain...

Ainsi appelait-on, dans les années 1900, l'ancêtre des célèbres tramways liégeois dont se dotèrent Le Caire, Pékin et quelques capitales d'Amérique du Sud. C'était l'époque où les Liégeois étaient les Japonais de l'Europe industrielle.

Comment mon grand-père a-t-il rencontré Marguerite Dehousse, la maraîchère de La Préalles ? Toujours est-il qu'il l'épousa et lui fit un fils et quatre filles, après quoi il reprit ses promenades cynégétiques dans le parc de Bernalmont et les prairies où les terrils, au contraire des vraies montagnes, montaient un peu plus chaque année.

Ma mère, toujours elle, m'a laissé entendre que ma grand-mère tenait la maison debout avec ses filles et tirait du jardin de quoi faire vivre la famille... dur, dur...

- On n'était pas sans rien, mais il fallait travailler.

Ma grand-mère maternelle me fut enlevée très tôt. J'ai le souvenir de son accent chantant, de sa taille de jeune fille serrée dans son caraco, de ses yeux d'escarboucle plus noirs que son châle de laine. Elle régnait sur un peuple de moutons et de brebis dont je fus à l'occasion le berger maladroit. J'allais avec elle ramasser de pleins sacs de feuilles mortes dans le parc de Bernalmont ou cueillir les pissenlits pour les lapins le long des talus.

Un jour elle m'emmena au cimetière, très loin dans la campagne. Il y avait deux canons parmi les croix, souvenir d'une bataille dans l'enceinte même, en août 14. Ma grand-mère couvrit de chrysanthèmes une grande dalle de pierre bleue.

- C'est là que j'irai un jour, et ton grand-père aussi... Viendras-tu nous voir ? Au moins, chaque année, à la Toussaint ?

Nous étions en novembre... Le vent emporta mon petit oui.

Cela valait mieux pour moi, car je n'ai pas tenu ma promesse à ma grand-mère Toussaint.

En 1926, nous habitions toujours rue Derrière-Coronmeuse lorsque la Meuse fit sa colère du siècle : l'eau atteignit la marche la plus haute du seuil de notre maison, et au-delà.

Liège jouait à Venise et moi au port de mer dans le soupirail.

- Quel beau bateau tu as ! me disait ma grand-mère nous apportant deux fois la semaine les légumes de son jardin.

Je la revois arpenter les trottoirs de bois jetés le long des maisons. L'eau monta encore, si bien que le boulanger fit sa tournée en barque. Un jour le fleuve se retira; j'espérais bien revoir ma grand-mère avec la décrue. Je surpris des chuchotements. On ne me dit pas qu'elle était morte, seulement qu'elle était au ciel, de sorte que je guettais sa venue la-haut où passent les nuages.

Veuf, mon grand-père ferma la porte de la chambre à coucher à double tour. Il s'installa dans une soupente où il y avait un lit pliant, une table de nuit et dessus un cruchon de genièvre. Pour le reste, rien ne changea au numéro 6, sauf que ma grand-mère était absente.

Les fusils étaient au ratelier : le calibre 12 à deux coups, le 24 pliant mono-canon, le petit 32 et la carabine 9 mm pour les moineaux. Les fusils de mon grand-père, je les connaissais par cœur : la fleur de leur crosse, la douceur des détente, le poli des canons, leur poids exact dans ma main.

La table où se tenait le vieil homme était couverte d'un linoléum brun et le tiroir contenait autant de pipes que de couteaux et de fourchettes... Il y avait des paquets de tabac partout, en cornets de 250 grammes ou en gros cubes d'un kilo. Ils portaient parfois une étiquette : « Henri Toussaint, gendarme à la retraite. »

J'ai appris à lire très tôt, bien avant l'école. Le mot retraite me laissait rêveur : mon grand-père n'avait peur de personne...

Un jour Henri Toussaint, ayant épuisé sa provision de genièvre, regagna la chambre à coucher et ouvrit la porte à ses filles.

Ma mère dit à mon père : « Ce qu'il a bu, seul un bœuf pourrait le faire !

- Mais non, dit mon père, il aimait beaucoup ta mère. »

Mon grand-père reprit ses habitudes : il avait porté son deuil.

Je lui demandais parfois: « Où est grand-mère ? »

Alors il me donnait à lire de vieux journaux: « Le Chasseur français », « Le Petit Journal », et surtout le catalogue de la Manufacture d'Armes et de Cycles de Saint-Étienne qui traînait toujours sur la table entre une tasse de café et le bol de sirop de poires. J'éprouvais la solidité de « L'Hirondelle », la bicyclette indestructible, je pêchais avec la canne en roseau de Fréjus, je taillais un bâton avec le canif « Bouledogue » (deux lames fortes), je chassais avec dix fusils à la fois, je braconnais avec la cannefusil « Étoile ». Mon arme préférée restait la carabine de jardin, calibre 9 mm, canons à pans, système Warnant, extracteur automatique, crosse en noyer, pontet à volute.

- Warnant ? disait mon grand-père, c'est un armurier liégeois.

- Achète-moi la carabine, grand-père, oh, oui !

Il me l'a offerte pour mes douze ans et je la possède encore, ma Warnant qui tire la balle ronde ou la cartouche à petits plombs. Si je tirais à la ligne... de mémoire, je pourrais vous pondre dix pages sur les pages bleues du Catalogue de la Manufacture de Saint-Étienne : c'était ma caverne d'Ali-Baba !

Les après-midis d'hiver, sur le coup de quatre heures, mon grand-père se taillait trois tartines qu'il accompagnait de fromage de Herve double crème, le tout arrosé de café noir très chaud. Bien sûr j'avais ma part, en redemandant plutôt... Alors il disposait, sur le couvercle du poêle à pot de fonte, une pomme piquée d'un sucre, une poignée de marrons ou de curieux caramels qu'il obtenait en mélangeant une certaine quantité de lait, de sucre et de beurre. La pâte était déposée sur le couvercle passé au rouge et, quand elle était prise, petit lac doré, mon grand-père la saisissait sur un bout de marbre et découpait les caramels de la pointe de la grande lame de son canif usée par la pierre à aiguiser.

René HENOUMONT, *Café Liégeois*, Paris-Gembloux, Eds DUCULOT, 1987, pp. 8 à 18.

QUESTIONNAIRE

René Henoumont

A propos de la biographie

Où est né René Henoumont? Pour quelle raison ? (Sic !)

Dans quel(s) ouvrage(s) parle-t-il de sa petite enfance ?

Dans le texte « L'enfant de l'herbe à lapin », Henoumont donne une version de son enfance à Herstal. Vous trouverez en annexe un extrait de Café liégeois où il raconte la même période.

En confrontant les deux textes

1. Repérez les ajouts ou les omissions.
2. Relevez les toponymes (noms de lieux) permettant de situer exactement les scènes.
3. Relevez les éléments qui permettent d'intégrer ces souvenirs dans une époque. Laquelle ?
4. Relevez le vocabulaire typique au monde du charbonnage.
5. La description de la maison Derrière-Coronmeuse est assez précise.
 - 5.1. S'agit-il de souvenirs réels ?
 - 5.2. Comment peut-on le savoir ?
6. Henoumont parle de la tradition du café à Liège, et plus spécialement du « quatre heures ».
 - 6.1. Qu'en dit-il exactement ?
 - 6.2. Est-ce toujours vrai à l'heure actuelle ?
 - 6.3. Qu'est-ce qu'un « Café liégeois » ?
 - 6.4. Pourquoi l'a-t-on appelé de cette façon ?
7. Expliquez le sens du mot « Préalles ».

Proposition d'exercice d'écriture

A la manière d'Henoumont, rédigez la description d'un endroit qui a marqué votre petite enfance. Vous ferez intervenir un ou deux personnages typiques et vous aurez soin, comme Henoumont, de situer votre description géographiquement et temporellement.

